

Entracte

Michel-Marc Bouchard

Number 46, Spring–March 1988

Gens de théâtre, gens de passion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, M.-M. (1988). Entracte. *Liaison*, (46), 35–35.

Entracte

par Michel-Marc Bouchard

MONTRÉAL

Dès que les lumières de la salle furent allumées, j'osai m'aventurer vers les loges. Le parcours jusqu'à ce lieu sacré qui m'eut été jadis familier m'apparaissait à présent plus court comme si la mémoire avait atrophié la réalité. Il me semblait également qu'à l'époque où j'avais été soit auteur, soit comédien, ces lieux étaient plus clairs, non, plus lumineux... Cela venait sûrement de ma prétention naturelle qui influait sur mon souvenir de rendre plus terne tout endroit où je ne me trouve plus.

Je marchai allègrement, d'un pas sûr, réactivant dans mon esprit l'époque où je m'imprégnais de quelque idéal, quelque désir de vouloir changer le monde (espérant que le monde se rappellât je l'eus changé).

Je me revoyais, quelques années plus tôt, dans une énergie folle parmi d'autres fous faisant de notre métier notre seule raison de vivre. Ni l'argent, ni la carrière, ni les politiques de toutes sortes ne pouvaient entraver notre fougue, notre envie de faire de notre existence une réalité onirique.

Est-ce que j'avais changé? Avaient-ils changé?

J'en étais à cette importante réflexion quand j'arrivai à la porte des loges. Je reconnus l'effervescence empreinte de cris et de rires, de sarcasmes et de moqueries... l'essence sonore de mes anciens amis. J'ouvris la porte avec un soudain sentiment de gêne et mon assurance s'effondra.

Nous nous regardâmes en silence avec les yeux de la nostalgie. J'étais déjà un intrus... Ma vie demeurerait à leurs yeux étrangère. Même si je revenais à l'occasion pour tenter une aventure théâtrale, je ne partageais plus leur quotidien, je ne me confiais plus, je ne demandais plus conseil, je ne nourrissais plus les potins et n'en créais plus aucun.

Du côté des tables de maquillage, il y avait ceux dont la complicité d'autrefois rendaient touchantes ces retrouvailles, et de l'autre côté, leurs nouveaux complices.

Je reconnus tout d'abord ce merveilleux acteur, cet éternel adolescent aux yeux bridés, au sourire taquin, à l'élégance d'un dandy, celui qui avait cru en mon talent, celui avec qui j'avais dirigé un moment les destinées d'une compagnie, celui avec qui j'ai partagé tant d'aventures heureuses et cruelles, celui avec qui j'avais vu partir vers d'autres pays deux femmes au talent exceptionnel, et vu arriver deux autres femmes. Assises tout près du dandy, elles nourrirent de douces plaisanteries lorsque j'em brassai ce dernier, les larmes au yeux. L'une à la coiffure noire, exhubérante, endiablée, et l'autre au visage inspiré d'un tableau de Gréco. Tout près d'elles, une voix avec un accent d'outre-mer et une odeur de tabac brun m'attirèrent. C'était cette splendide femme, que je me plaisais à baptiser *la Missionnaire* et qui, avec l'aide de son compagnon, *l'Homme-chat* (un grand poète), s'était mis en tête de donner une âme à un théâtre perdu dans la lune canadienne. Ce couple, ainsi que les saints-complices qui s'étaient joints à eux, avaient cru en mon talent d'auteur. Je ne pouvais leur rendre hommage qu'en restant silencieux, mes yeux miroitant dans les leurs. Au passage, je reconnus également un homme des pays de l'Est qui avait été à la genèse de ma confiance personnelle; puis une femme, une autre Française, *ma maîtresse d'école préférée*.

Stand by, dix minutes... Le régisseur passa rapidement. Était-ce Diane, Normand, Pierre, Marie...?

Je fus salué par un trio peu conventionnel, un Français et sa compagne Franco, deux personnes sympatiques aux visages timides, et une vamp d'origine arabe à l'accent anglophone. Ce trio avait, par son soutien, permis bien des exploits auxquels, malheureusement, le public ne rendait jamais hommage car ledit trio baignait dans les

chiffres. Chacun avait néanmoins un cœur d'artiste.

La vamp était accompagnée du sosie de Brecht et, comme pour compléter l'analogie, celui-ci était également dramaturge... ayant comme moi ces beaux moments et ces moments d'inquiétude.

Un homme au visage d'ange, aux cheveux blonds et bouclés, rêvassait adossé au cadre d'une porte; ne sachant pas s'il devait entrer ou sortir.

Un autre au visage austère, au nom allemand (dans la série des *Van*), m'empoigna la main; j'aurais aimé être chaleureux mais je n'avais pas eu la chance de le connaître. Était-ce bien ou mal? Mon passé ne pouvait y répondre.

Stand by, une minute.

Avaient-ils changé? Étaient-ils encore préoccupés à définir leur public? À croire à un véritable réseau de tournée? À croire à la vitalité de la langue française? À faire comprendre aux instances gouvernementales que le produit franco-ontarien existe en tant que produit culturel différent et non pas, seulement et médiocrement, en tant que bénéficiaire du développement des minorités? Pouvaient-ils maintenant songer uniquement à leur bonheur de créer? Subsistaient-ils encore le syndrome *Hors de Montréal, point de salut*? Et qu'étaient devenus les Aveline, Thériault, Chartrand, Brennan, Cabano, Dallaire, Castonguay, Désy, Beaulieu, Rochon, Bernier, Théâtre Action...?

Tous quittèrent la loge. Ils avaient un spectacle à poursuivre.

Je fus sans réponse car j'étais l'intrus. Au milieu du silence avec lequel ils me laissèrent, une gratitude pour eux s'insuffla en moi.

Je pris sur une table de maquillage un rouge à lèvres et écrivis dans le miroir *Merci*.

Je retournai m'asseoir... en spectateur. □